
Calvet, Louis-Jean. – *Pour une écologie des langues du monde*. Paris, Plon, 1999, 304 p.

Isabelle Pierozak



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/131>
DOI : 10.4000/etudesafriaines.131
ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001
ISBN : 978-2-7132-1394-6
ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Isabelle Pierozak, « Calvet, Louis-Jean. – *Pour une écologie des langues du monde*. Paris, Plon, 1999, 304 p. », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 163-164 | 2001, mis en ligne le 22 novembre 2013, consulté le 05 février 2021. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/131> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.131>

Ce document a été généré automatiquement le 5 février 2021.

© Cahiers d'Études africaines

Calvet, Louis-Jean. – *Pour une écologie des langues du monde*. Paris, Plon, 1999, 304 p.

Isabelle Pierozak

- 1 Cet ouvrage présente une réflexion théorique née de la prise en compte de terrains sociolinguistiques aussi nombreux que variés. Il y a là le souci permanent d'allier théorie et terrain, mérite qui participe d'évidence à la grande lisibilité du texte. Il est important de noter que cette étroite articulation n'est pas seulement un choix méthodologique, mais qu'elle s'impose en raison précisément de la vision théorique proposée et défendue ici, sous l'intitulé *Pour une écologie des langues du monde*.
- 2 En première approche, l'écologie linguistique, ou écolinguistique¹, traite de ce que l'on nomme par commodité « langue », d'une manière que l'on pourrait qualifier à ce stade de « globale ». Il peut donc sembler *a priori* n'y avoir là rien de plus qu'une simple métaphore (au demeurant déjà proposée en 1970 par Einar Haugen, comme le souligne L.-J. Calvet) et une approche scientifique classique. En fait, il y a là un réel modèle, en l'occurrence écolinguistique, qui rend compte d'une problématisation sinon complètement neuve du moins encore marginale.
- 3 Deux aspects primordiaux, à l'origine de la linguistique du xx^e siècle, sont en effet revus : d'une part la notion de langue, et d'autre part la manière que l'on a d'étudier cette abstraction, traditionnellement pensée en terme de système. Dénonçant cette approche systémique et abstraite, à ses yeux réductrice², l'auteur envisage ici la langue avant tout comme « un ensemble de pratiques et de représentations » (p. 165)³. À partir de là, l'approche écolinguistique consiste à « étudie[r] les rapports entre les langues et leur milieu, c'est-à-dire d'abord les rapports entre les langues elles-mêmes, puis entre ces langues et la société » (p. 17).
- 4 L'ambition est ici la construction d'un modèle théorique prenant en compte la complexité de la dimension essentiellement communicative et sociale des langues. Cette ambition organise l'ouvrage et s'avère dans tous les cas particulièrement

stimulante, que l'on soit ou non un lecteur averti et conscient des enjeux théoriques qui y sont liés.

- 5 En effet, la recherche d'un tel modèle théorique, donné comme aussi nécessaire que de construction difficile, s'inscrit très explicitement contre certaines positions théoriques héritées de l'histoire de la linguistique et de la sociolinguistique, pour une fois réunies. À savoir d'une part, le clivage artificiel entre linguistique et sociolinguistique (la première étant par ailleurs fondée sur des abstractions commodes⁴ tandis que la seconde, périphérique de la première, n'offre que des perspectives d'étude fragmentaires); et d'autre part, davantage cette fois-ci sur le plan empirique, la constatation que les langues, au niveau mondial, ne sont pas égales entre elles, et que cette inégalité (qui prend le plus souvent la forme d'un rapport conflictuel) en est en fait un principe organisateur fondamental.
- 6 Ce modèle général, basé sur le couple pratiques/représentations en étroite interrelation avec le milieu, est appréhendé selon quatre points de vue complémentaires ou modèles partiels, qui organisent très clairement l'ouvrage, en autant de chapitres. Du chapitre 2 au chapitre 5, il est donc question de quatre modèles successifs, respectivement appelés modèles gravitationnel et homéostatique, ainsi que modèles de représentations et de transmission⁵.
- 7 Le premier chapitre présente plusieurs exemples d'application. Il traite notamment de l'articulation possible entre ces quatre modèles, en partie inspirés par l'approche écologique dont les niveaux d'analyse (de la population à l'écosphère) sont enchâssés.
- 8 Ainsi, au chapitre 2, le « modèle gravitationnel » (renvoyant au niveau supérieur de l'écosphère) permet de « rendre compte de la situation linguistique mondiale, des rapports macro-sociolinguistiques entre les différentes langues » (p. 16). Au centre de cette partie se trouve en particulier posée la question de l'inégalité écolinguistique fondamentale des langues existantes nettement hiérarchisées (suivant un continuum allant d'une langue hypercentrale à des langues périphériques), et du rôle de ciment que joue alors le bilinguisme au sein des diverses « constellations » linguistiques (cf. notamment les exemples de la Communauté européenne, de la « constellation hindie » en Inde, ou de celle du bambara).
- 9 Ce modèle, puisqu'il peut s'analyser en termes de systèmes écolinguistiques (niveau de l'écosystème) non figés au sein desquels « les langues en présence [assimilées à des espèces] entretiennent des rapports qui déterminent pour chacune d'entre elles une *niche écologique* » (p. 35)⁶, appelle les trois chapitres suivants, toujours illustrés d'exemples abondants, qui traitent en quelque sorte, chacun dans une perspective particulière, des principaux jeux de forces par lesquels tout système écolinguistique est parcouru. En l'occurrence ici, et pour aller vite, les forces issues du milieu⁷ (chap. 3), celles que peuvent constituer les représentations (chap. 4), ainsi que celles entrant en jeu dans la transmission linguistique (chap. 5) qui, toutes trois, ont un rôle clé dans le changement linguistique.
- 10 Le chapitre 3 est consacré au « modèle homéostatique » qui va « rendre compte de la régulation des situations linguistiques et des langues » (p. 16). Ce chapitre, en étudiant en particulier la régulation interne des langues soumises à divers stimuli externes en provenance du milieu, met l'accent sur le fonctionnement autorégulé du couple langues/société, en bref sur l'interdépendance entre régulation interne de la langue et régulation sociale des situations linguistiques, susceptible de changer et l'équilibre de l'écosystème linguistique et ses langues. Reprenant les notions d'« acclimatement »

(réponse d'une langue à un stimulus extérieur en terme d'adaptation temporaire) et d'« acclimatation » (vs adaptation durable, ouvrant sur la question de la transmission linguistique), l'auteur analyse notamment longuement le cas des français d'Afrique où vernacularisation semble rimer avec acclimatation.

- 11 Vient ensuite le chapitre 4 avec le « modèle de représentations », « destiné à rendre compte de la façon dont les locuteurs, individuellement et collectivement, perçoivent leurs pratiques et celles des autres » (p. 16). Ce chapitre, toujours inscrit dans la problématique du changement, analyse l'impact, relativement marginalisé sur le plan scientifique, des représentations sur les pratiques. Ces pages sont donc ici essentiellement l'occasion de revenir sur cette question, tout en clarifiant du même coup l'usage des notions de sécurité/insécurité linguistique. Notons au passage que la prise en compte des représentations n'est pas d'inspiration écologique⁸, mais intégrée ici de manière originale à l'écolinguistique.
- 12 Le chapitre 5, reprenant encore une fois la question du changement linguistique dans une perspective plus « traditionnellement diachronique »⁹, s'intéresse, avec le « modèle de transmission », à « la façon dont les situations et les langues évoluent » (p. 16), aspects bien évidemment liés. Transmission ne signifiant pas conservation (ne serait-ce que parce qu'un écosystème n'est jamais figé), l'auteur s'intéresse notamment, avec l'exemple largement exposé des créoles à base lexicale française, aux cas d'évolution vs révolution, et à leurs facteurs multiples (relevant par exemple de la politique linguistique, des migrations, de paramètres démographiques, etc.)¹⁰.
- 13 Quant au sixième et dernier chapitre, il est à nouveau consacré aux exemples grâce à la présentation de cinq études de cas que nous ne reprenons pas dans le détail ici (ces études sont centrées sur l'arabe, le kituba, le serbo-croate et par ailleurs sur deux terrains : le village de Kraemer (Nouvelle-Orléans) et l'île antillaise de Saint-Barthélemy). Reste à insister à nouveau, à cette occasion, sur le caractère particulièrement clair et accessible de l'ouvrage, grâce non seulement à ces nombreux exemples et enquêtes régulièrement évoqués, mais aussi aux conclusions partielles qui ponctuent chaque fin de chapitre.
- 14 De manière nette, la problématique du changement organise les chapitres centraux de l'ouvrage, ce qui peut sembler *a priori* étonnant au regard de la non-séparation opérée entre les perspectives synchronique et diachronique. Plus exactement, il semble que l'on gagne en cohérence si l'on considère le terme de changement en lien avec l'idée d'instabilité qui caractérise fondamentalement à la fois les pratiques, les représentations, et le milieu, trois éléments en perpétuelle interaction.
- 15 Avec l'idée d'une écolinguistique¹¹, reposant sur les notions clés de dynamisme et d'interaction, L.-J. Calvet cristallise ici dans un modèle « parlant » des positionnements théoriques épars, inégalement partagés, que l'on rencontre chez différents chercheurs, et qui trouvent une nouvelle cohérence ici. En l'occurrence, outre le modèle, l'apport ici est de tenter de systématiser des points de vue dans une conception théorique unifiée des problématiques de la linguistique et de la sociolinguistique. Si l'on rejetait les bases épistémologiques de cette position, on pourrait voir dans cet ouvrage une suite de métaphores heureuses reprenant, sous une autre terminologie, des analyses sociolinguistiques (L.-J. Calvet est d'ailleurs conscient de ce risque et y répond par avance (p. 287)). Mais l'essentiel ici est moins le modèle choisi que la *position épistémologique*¹² qui entre autres relance le débat (déjà ancien) de ce que la sociolinguistique aurait pu devenir si elle n'avait pas déserté le champ de la

linguistique, c'est-à-dire notamment si elle n'avait pas abandonné la description des mécanismes réguliers des langues à la linguistique (dite « dure ») (p. 288).

NOTES

1. Bien que l'usage du terme soit maintenant de plus en plus fréquent, il demeure souvent associé à une idéologie et à un certain militantisme dont l'auteur se défend ici. Par ailleurs, c'est bien dans son sens premier de « science de l'habitat » que l'écologie est ici entendue.
2. Cf. Louis-Jean Calvet, *Pour et contre Saussure : vers une linguistique sociale*, Paris, Payot, 1975.
3. En d'autres termes donc, les pratiques sont en partie déterminées par les représentations qui y sont attachées. La langue serait donc, chez L.-J. Calvet, un « système » de pratiques et de représentations indissociables et autorégulatrices (dans la mesure où celles-ci contribuent au changement de celles-là). Par ailleurs, l'auteur s'exprimait déjà ainsi dans un précédent article paru en 1996 : « Les langues sont des pratiques, elles n'existent que par leurs locuteurs. En d'autres termes, de la même façon que le phonème n'est qu'une classe de sons, la langue n'existe pas, elle est un ensemble d'actes de parole... » Voir L.-J. Calvet, « Une ou deux langues ? Ou le rôle des représentations dans l'évaluation des situations linguistiques », *Études créoles*, XIX, 2 : 69-82.
4. En dehors de la première abstraction déjà signalée *supra* et représentée par le concept de « langue » (l'opposition synchronie/diachronie est aussi contestée au passage (pp. 16-17)), signalons par ailleurs la critique argumentée de l'approche chomskyenne.
5. À noter ici l'absence du « modèle » linguistique « permettant de décrire [...] les codes » (p. 17), posée comme secondaire au regard de la problématique de la communication sociale.
6. « La “niche” d'une langue est constituée par ses relations avec les autres langues, par la place qu'elle occupe dans l'écosystème, c'est-à-dire par ses fonctions, et par ses rapports avec le milieu, essentiellement avec la géographie qui joue un rôle déterminant dans l'expansion des langues » (p. 35).
7. « Le milieu d'une langue est constitué par l'organisation sociale, la taille des groupes de locuteurs, les fonctions des langues, le rôle social de leurs locuteurs, leur degré de plurilinguisme, etc., facteurs qui peuvent avoir une influence sur la forme des langues » (p. 102).
8. L'écologie, même lorsqu'elle s'intéresse aux espèces animales, n'utilise en rien l'idée de représentation. Celle-ci fonde probablement l'une des différences essentielles entre l'homme et l'animal.
9. Voir la raison de ces guillemets en note 8.
10. « Un système écolinguistique est [...] en constant changement sous la pression d'une *évolution* permanente, fruit des pratiques et des représentations, et cette *évolution*, qui affecte à la fois la forme et les fonctions des langues, peut brusquement s'accélérer sous l'effet d'une *révolution*... » (p. 228).
11. Le lecteur pourra aussi en trouver une présentation dans deux articles de L.-J. Calvet : « Les langues de Saint-Barthélemy : approche écolinguistique », *Plurilinguismes*, 1998, 15 : 95-132, et « De l'extension des termes “créole” et “pidgin” à certaines variétés véhiculaires. Une critique du point de vue de l'écologie linguistique », *Études créoles*, 2000, XXIII, 1 : 47-60.
12. On trouve en partie cette même position chez D. de Robillard (signalée d'ailleurs par L.-J. Calvet p. 68) qui s'exprime en particulier dans un autre modèle, inspiré de la théorie du chaos, et qui donne lieu à la « linguistique chaotique ». Pour plus de détails, se reporter notamment à

Didier de Robillard, « Villes, îles, (socio)linguistique : des fenêtres sur une linguistique chaotique ? », in L.-J. Calvet et A. Moussirou-Mouyama (dir.), *Les villes plurilingues*, Paris, Didier Érudition (« Langues et développement »), à paraître.